

des sculpteurs proches du pouvoir, à Versailles ou à Paris ; on y joindra volontiers le n° 93, que P. Stewart rapproche du n° 85 pour le traitement des lanières de la cuirasse sur l'épaule ; mais il évoque aussi le n° 60 pour les plis tuyautés de la tunique – qui se retrouvent également sur le n° 70, que maints raffinements et préciosités permettraient d'associer, par ailleurs, au n° 68. Dans le même cercle d'artistes évoluait encore, très certainement, celui qui réalisa le buste dit d'Alexandre (n° 56), qui copie assez exactement la tête antique de Mars (ou Alexandre) de Versailles (*Versailles et l'Antique*, catalogue de l'exposition de 2012, p. 108-109, pl.) plutôt que le buste en porphyre et bronze doré dit « Alexandre Richelieu (p. 116). Or le sculpteur du n° 70 reprend très exactement, de son côté, le drapé, le décor avec médaillon central de la cuirasse et l'étrange chaînette à rouelles de cet « Alexandre Richelieu » (détail déjà signalé à P. Stewart par D. Johnston, p. 131). S'agirait-il, dès lors, de Girardon, ou d'un des praticiens de son atelier ? La recherche vaudrait d'être poursuivie. C'est assez dire, à nouveau, tout l'intérêt de ce gros volume, magnifiquement édité (beau papier mat, solide reliure cartonnée et jaquette illustrée) par Archaeopress Publishing Ltd.

Jean Ch. BALTY

Annick LOUIS, *L'invention de Troie. Les vies rêvées de Heinrich Schliemann*. Paris, Éditions EHESS, 2020. 1 vol. broché, 358 p. (EN TEMPS & LIEUX). Prix : 24 €. ISBN 978-2-7132-2849-0.

Commençons d'emblée par ce que ce texte n'est pas : ce livre ne concerne ni l'histoire de la découverte de Troie ni ses problématiques archéologiques. Les travaux d'Annick Louis relèvent de la discipline littéraire et explorent la dimension épistémologique de l'étude des textes par une analyse serrée des discours et de leurs contextes (sociaux, historiques, institutionnels...) d'éclosion, de réception et de diffusion ; c'est donc comme cas d'étude et au sein d'une entreprise plus large que sont examinés ici les récits autobiographiques de Heinrich Schliemann (1822-1890) afin d'en étudier les enjeux et les « fonctionnements narratifs ». Ce faisant, l'auteure réhabilite des textes discrédités par la critique depuis les années 1970 et démontre tout l'intérêt de leur exploitation non plus comme source historique mais comme objet d'étude et « lieu de savoir ». Le point de vue est original et apporte indéniablement son lot de nouveautés. Après une présentation critique de la chronologie des vestiges de la colline de Hissarlik, l'auteure analyse dans le détail les quatre autobiographies de Schliemann apparues respectivement en 1850-1851 (I), 1869 (II), 1880 (III) et 1890-1892 (IV). Ces textes présentent des variantes importantes (omissions ou, au contraire, précisions et ajouts) qui reflètent des ambitions et des contextes d'élaboration diversifiés. Le premier, qui n'a pas été publié du vivant de Schliemann, a été rédigé en anglais à Saint-Petersbourg par un commerçant pas encore trentenaire, à la veille d'un séjour en Californie et met en valeur ses talents de *self-made man* ; le deuxième, écrit en français, paraît en introduction à son deuxième livre *Ithaque, le Péloponnèse, Troie. Recherches archéologiques*, Paris, 1869 après ses années décisives de formation comme auditeur libre à Paris (1866-1869) ; la troisième autobiographie, publiée en anglais comme préface à son cinquième livre *Ilion: the City and Country of the Trojans in the Years 1871, 72, 73, 78, 79*, Londres, 1880 est en réalité la première à se revendiquer comme telle : elle

est rédigée après ses campagnes de fouilles à Troie, développe les textes précédents et introduit de nouveaux épisodes qui visent à démontrer la précocité de sa vocation archéologique ; le dernier texte est édité en allemand par Sophia Schliemann, sa seconde épouse, sous le titre *Heinrich Schliemann's Selbstbiographie. Bis zu seinem Tode vervollständigt* (Leipzig, 1892) ; il est profondément remanié par l'archéologue Alfred Brückner qui le complète pour les années 1880-1890 et y introduit de nombreux documents externes (correspondance, journaux...), ce qui en réoriente radicalement la perspective. Par une analyse textuelle minutieuse et des mises en contexte historiques et sociologiques qui en renouvellent la perception, Annick Louis explore dans le détail comment « les récits autobiographiques de Schliemann construisent le mythe d'une vocation » (p. 159). Les étapes de la construction sont décelées dans les textes, le *charme* opéré par les récits racontés à l'enfant se transformant en rêve de voyage et de connaissance (littéraire), la construction du récit de cette « vocation », en réalité tardive, permettant « de dérober le récit de formation intellectuelle du savant » (p. 18). Reposant sur l'exploitation de divers fonds (dont les archives Schliemann de l'American School of Classical Studies à Athènes), la mise en perspective institutionnelle des années de formation parisienne de Schliemann est particulièrement neuve et stimulante (p. 105-160), de même que l'analyse de sa réception critique par les milieux intellectuels parisiens, après la publication de ses premiers travaux de terrain (p. 161-218). À travers la mise en contexte de ces récits autobiographiques, Annick Louis développe donc une approche originale qui éclaire un exemple singulier d'élaboration d'une « carrière scientifique » dans la France du Second Empire ; elle dissèque les stratégies d'écriture de Schliemann, expressions d'une ambition intellectuelle fondée sur le rêve, le voyage et le terrain, rudement mise à l'épreuve toutefois (en dépit de ses moyens financiers importants), en raison de son parcours de *self-made man* et de la nouveauté de la discipline archéologique qui n'a à cette date pas encore pleinement éprouvé ses méthodes. Ces récits, qui soulignent les valeurs de l'effort individuel – paradoxalement par l'apprentissage des langues –, se substituent ainsi à un argumentaire scientifique dont les outils sont alors inexistantes. En fin de parcours, l'auteure explore le fonctionnement du processus (précoce) d'écriture de Schliemann, sa méthode d'apprentissage auto-didacte des langues modernes et anciennes par traduction et mémorisation de récits fictionnels, Schliemann étant un prodigieux polyglotte, puis l'intégration et la réappropriation dans ses autobiographies de certains récits étrangers (p. 227-311). Le volume se referme sur un élargissement du propos, lequel situe cette « étude littéraire » particulièrement brillante dans le champ des sciences humaines et sociales, « apportant une dimension qui permet la construction d'un objet interdisciplinaire » (p. 306). La démonstration est absolument convaincante et mérite le détour. Un regret peut-être, l'absence de présentation généalogique de Schliemann qui aurait éclairé le lecteur et introduit une dimension supplémentaire à l'ouvrage, les ramifications familiales étant aussi structurantes que la reconstitution des dynamiques historiques et sociologiques si magistralement mises en lumière par Annick Louis dans cet excellent livre.

Laurent THOLBECQ